

Le Canada dans l'encyclopédie de la Pléiade : Géographie régionale 2 (1979) Paris, É. Gallimard, 1984 pages.

Ludger Beauregard

Volume 26, numéro 68, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021566ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021566ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauregard, L. (1982). Compte rendu de [*Le Canada dans l'encyclopédie de la Pléiade : Géographie régionale 2* (1979) Paris, É. Gallimard, 1984 pages.] *Cahiers de géographie du Québec*, 26 (68), 265–266. <https://doi.org/10.7202/021566ar>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Le Canada dans l'Encyclopédie de la Pléiade: *Géographie régionale 2* (1979) Paris, É. Gallimard, 1984 pages.

L'Encyclopédie de la Pléiade a maintenant consacré à la géographie plus de 5 500 pages réparties en trois tomes: *Géographie générale*, *Géographie régionale 1* et *Géographie régionale 2*. Sous la direction de Mariel J. Brunhes Delamarre, Pierre Deffontaines (récemment décédé) et André Journaux, 71 auteurs ont participé à la rédaction de ces volumes, dont quinze ont collaboré au dernier. Il aura fallu 13 ans pour publier cette «somme» géographique de 1966 à 1979. Cette œuvre n'est pas sans nous rappeler spontanément les trois tomes de la *Géographie Universelle Larousse* parus sous la direction du regretté Pierre Deffontaines de 1958 à 1960. C'est lui qui avait d'ailleurs écrit le texte abondamment illustré sur le Canada (tome 3, pp. 137-161).

Contrairement à l'*Encyclopaedia Universalis* (1968-1975), qui a fait appel à de nombreux collaborateurs pour traiter divers aspects de la géographie canadienne, le Canada est décrit par un seul auteur, Hugues Morrissette, dans *Géographie régionale 2* (p. 1030 à 1085) de l'Encyclopédie de la Pléiade. Notre confrère est un des trois seuls géographes dits étrangers qui ont traité de leur pays dans ce volume. Comme le voulait le modèle, son étude met l'accent sur les régions naturelles et économiques du Canada. Elle est forcément brève mais quand même accompagnée de 8 cartes schématiques, 3 tableaux et une bibliographie sélective.

Le Canada que brosse Hugues Morrissette se présente simplement. Une dizaine de pages ramassent les principales caractéristiques physiques et socio-économiques du pays, lesquelles sont suivies d'une problématique de la régionalisation canadienne. Puis l'auteur analyse les six régions du Canada en privilégiant le Québec, qui occupe une douzaine de pages contre 7,5 pour l'Ontario! La répartition reste dans l'ensemble discutabile puisque la Prairie — que Morrissette dénomme l'Alsama à la manière de Louis-Edmond Hamelin ou les Prairies — retient plus d'espace que l'Ontario! Étrangement, Saint-Pierre et Miquelon sont, d'une certaine façon, «compris» dans le Canada, l'auteur en parlant brièvement avant d'aborder l'étude du pays non sans avoir incorporé des données statistiques sur l'archipel français dans deux tableaux canadiens. Il y a là matière à folles interprétations! Malheureusement, les statistiques que fournit l'auteur remontent à 1971 et parfois 1966, ce qui laisse à désirer dans une étude paraissant en 1979!

Morrissette réussit à bien caractériser certains aspects de la géographie canadienne tels que le paradoxe des Maritimes, berceau du pays devenu une région déshéritée, la centralité géographique de l'Ontario, dont «l'œkoumène offre davantage l'image d'un débordement de peuplement américain vers le Nord qu'un prolongement québécois vers le Sud-Ouest» (p. 1056), le géométrisme étonnant des provinces occidentales, dont «la population est probablement l'une des plus cosmopolites du monde» (p. 1066), la ville-province de Vancouver (p. 1076), etc. Il s'égare toutefois en parlant de la «toundra de l'Alsama» (p. 1030), du peu de diversité des climats canadiens (p. 1031), des grandes papeteries ontariennes «presque exclusivement localisées dans la région métropolitaine de Toronto» (p. 1061) et de Montréal, «la plus grande ville du Canada» (p. 1049), celle-ci ayant cédé sa primauté à Toronto au recensement de 1976. Il écrit partout la *mer* d'Hudson alors que toutes les cartes montrent la baie d'Hudson!

Ces dernières observations n'arrivent pas cependant à diminuer la valeur du texte. L'auteur trouve ordinairement de bonnes idées pour bien décrire le Canada comme les distances considérables, l'apparente canadianité, l'épine dorsale canadienne (Québec-Windsor), les grands espaces alsamiens (!) et l'avenir du Nord. Il aurait pu sans doute introduire des nuances ici et là

au sujet du climat et surtout du parachèvement de la Voie maritime du Saint-Laurent en 1959, « qui n'a pas nui aux activités portuaires de Montréal autant qu'on le craignait ». (p. 1049) Bref, malgré certaines faiblesses, l'écrit de Morrissette rend justice au Canada. Il est toujours difficile de condenser la géographie canadienne dans une cinquantaine de pages.

Le sort des encyclopédies, c'est trop souvent d'offrir des données périmées au moment même de leur parution. C'est effectivement ce qui arrive avec le volume dont nous parlons ici et qui nous présente des statistiques de 1970. Heureusement qu'on y trouve autre chose que des chiffres! La trilogie de l'Encyclopédie de la Pléiade consacrée à la géographie trouvera ainsi sa place dans toutes les bibliothèques privées et publiques. Le premier tome sur la géographie générale ne vieillit que très lentement, les deux autres seront quand même utiles pour un certain temps. Les étudiants en géographie de même que les enseignants y trouveront pâture sous forme d'exposés de base, de réflexions, d'observations et de renseignements plus ou moins à jour.

Ludger BEAUREGARD
Département de géographie
Université de Montréal

RAFFESTIN, Claude (1980) *Pour une géographie du pouvoir*. Préface de R. Brunet, Paris, Librairies techniques, 249 p.

Se pourrait-il qu'au lieu de servir à faire la guerre, la géographie contribue, d'abord, à une connaissance qui serait libératrice? Et qui aurait pu penser qu'une telle contribution puisse venir d'une œuvre de géographie politique? Il est une confusion dans les sciences humaines en général, et en géographie tout particulièrement, qui ne laisse pas d'entraîner bien des malentendus. Il s'agit de la confusion, au niveau de l'intention du chercheur, entre « l'explication déterministe » et « l'explication libératrice ». Souvent un chercheur met à nu le rôle joué par un certain type de facteurs, disons, les facteurs économiques, et se voit accusé de déterminisme économique, alors que sa recherche peut avoir comme conséquence de faire prendre conscience du caractère étouffant de ces facteurs dans la vie sociale, et par là, de contribuer à en libérer les humains. Ceci peut arriver s'il n'explicite pas, lui-même, ses intentions.

Claude Raffestin pourrait être taxé de pratiquer un certain déterminisme politique quand il affirme que le pouvoir est consubstantiel à toute relation. Pour ma part, j'ai plutôt tendance à retenir une de ses conclusions, très explicite, quant au potentiel libérateur de la connaissance :

« L'enjeu de la géographie politique c'est l'homme, en tant que membre d'une collectivité, dans son existence quotidienne. C'est donc une "géographie de l'autonomie" qui est en cause. Il ne s'agit pas de privilégier l'individu mais de permettre à celui-ci de conserver son identité et sa différence dans la collectivité à laquelle il appartient. Pour cela, il doit pouvoir disposer des instruments théoriques qui lui permettent d'analyser les relations de pouvoir qui caractérisent le corps social dont il est membre » (p. 245).

En proposant une géographie sise à cette enseigne, Claude Raffestin débusque la géopolitique, science du savoir stratégique, et la géographie politique conventionnelle, qui se limite à l'étude du pouvoir étatique. À ces deux savoirs serviles, il oppose une connaissance libératrice, non parce qu'elle vole haut, dans l'air éthéré des concepts abstraits, mais parce qu'elle plonge au plus profond des structures cachées du pouvoir. Cette géographie politique des profondeurs est possible à condition de remplacer la problématique morpho-fonctionnelle habituelle par une problématique relationnelle. Celle-ci se fonde sur une conception de l'existence comme « vaste complexe relationnel » auquel le chercheur participe par la critique et par la construction d'un projet, ici la mise à nu des relations de pouvoir. Il s'agit d'un mode d'interrogation bien différent de celui de la géographie politique classique où un objet, découpé arbitrairement, est étudié de l'extérieur.